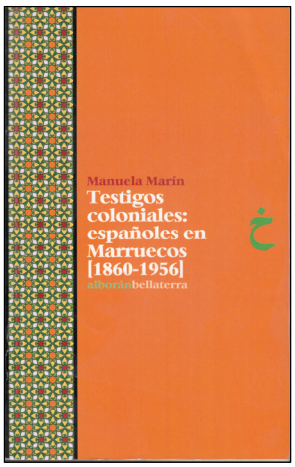
Hespéris-Tamuda LI (1) (2016): 353-358



Manuela Marín, *Testigos coloniales: españoles en Marruecos (1860-1956)* (Barcelona: Editorial Bellaterra, Colección Alborán, 2015), 755p.

Manuela Marín Niño est chercheuse au Conseil Supérieur de la Recherche Scientifique à Madrid (CSIC). Elle a à son actif de nombreux travaux importants sur la vie au quotidien à Al-Andalus, mais elle a également approché les aspects institutionnels de l'Espagne musulmane. Elle est auteur de plusieurs études touchant les relations maroco-espagnoles par le biais des arabisants, des voyageurs et des scientifiques espagnols en contact avec le Maroc et le monde arabe.

Son livre *Los epistolarios de Julián Ribera Tarragó y Miguel Asín Palacios. Introducción, catálogos e índices*, édité conjointement avec d'autres chercheurs du CSIC (Madrid 2009), est d'un grand intérêt. Manuela Marín est l'auteur du chapitre introductif, de plus de 400 pages, intitulé "Arabismo e historia de España (1886-1944)", où elle décrit un panorama non seulement des études arabes de l'Espagne de la fin du XIX^{ème} siècle et de la première moitié du XX^{ème} siècle, mais elle procède aussi à une introspection bien documentée sur les relations entre le monde académique spécialisé dans les études arabes relatives à la colonisation du Maghreb, que ce soit en Espagne ou en Europe.

En 2015, elle publie son livre *Testigos coloniales: españoles en Marruecos (1860-1956). Témoins coloniaux: espagnols au Maroc*, dans la collection Alborán de l'éditorial Bellaterra, spécialisée dans l'histoire des relations hispano-musulmanes et plus particulièrement dans les relations hispano-maghrébines. Ce travail fait un état des lieux des études dédiées à la présence espagnole au Maroc depuis la guerre de Tétouan en 1860 jusqu'à l'indépendance en 1956. Il s'agit d'un ouvrage qui dresse le bilan des regards et perceptions du Maroc, de ses us et coutumes, de ses paysages et de ses populations; ceux que Manuela Marín appelle "Témoins coloniaux", en

d'autres termes, des centaines d'auteurs d'ouvrages et de récits publiés en Espagne pendant cette période.

Jusqu'à maintenant, de nombreux bilans bibliographiques sur le protectorat espagnol au Maroc virent le jour. Je citerai à titre d'exemple celui de Joan Nogué et José Luis Villanova (Eds.), *España en Marruecos* (Lleida: Editorial Milenio, 1999), et celui de Vicente Moga Romero intitulé "El mundo de la edición-reedición y el Protectorado: en torno a la cuestión hispano-marroquí (1859-2006)", ou encore celui publié récemment par Eloy Martín Corrales, "Algunos problemas de la investigación histórica relativa a las relaciones hispano-marroquíes a los cincuenta años de la independencia de Marruecos", parus tous deux dans l'ouvrage coordonné par Bernabé López García et Miguel Hernando de Larramendi, *Historia y memoria de las relaciones hispano-marroquíes. Un balance en el cincuentenario de la independencia de Marruecos* (Madrid: Ediciones del Oriente y del Mediterráneo, 2007). Mais il manquait en effet une œuvre qui explorerait foncièrement cette vaste littérature se référant aux relations hispano-marocaines entre 1859 et 1956.

L'ouvrage de Manuela Marín analyse donc cette "littérature coloniale" constituée aussi bien d'"essais et des études sur le Maroc: récits de voyage, témoignages personnels (mémoires, autobiographies), entretiens, articles de presse, discours politiques, rapports officiels, descriptions géographiques et cartographiques, articles scientifiques, actes de congrès, etc." que d' "œuvres de fiction littéraire proprement dite, à savoir les romans, les contes, les œuvres théâtrales, romances, etc." Un travail colossal eu égard le matériau que la chercheuse a dû "croiser et comparer" pour arriver *in fine* à élaborer cette dense, complexe et magnifique fresque qu'est *Testigos coloniales*.

Ce bilan prétend "explorer les espaces visités par les Espagnols au Maroc" entre 1859 et 1956, et "observer le contact entre-eux et la population locale et analyser les conséquences sur leur vision du Maroc et sur leur identité même". L'auteur s'intéresse au regard porté sur ces espaces explorés et au vécu des témoins, qui sont souvent externes, car rares sont les récits qui sont l'œuvre de ceux qu'elle considère comme "les vrais constructeurs de la trame coloniale", ces personnages "subalternes" qui faisaient partie du quotidien, auprès des colonisés, dans la zone du Protectorat espagnol au Maroc.

L'ouvrage s'articule autour de cinq chapitres qui cherchent à approcher les "clichés historiques de longue durée" (dans le premier chapitre, "Images, migrations, impacts"), les espaces partagés et les contacts humains (dans le second, "Intersections"), le domaine du profond et du personnel dans le monde colonial (le troisième, "Intimités"), et les deux prototypes humains de la réalité hispano-marocaine qui impliquent un "itinéraire" d'aller et

retour, tels le captif (auquel elle consacre le quatrième chapitre, "Itinéraires: les captifs") et le renégat (dernier chapitre, "Itinéraires: les renégats ").

Le premier chapitre, qui sert de "contexte général" au livre, consigne ces "images" répétées dans toute la littérature coloniale sur les bienfaits de la civilisation occidentale, par opposition au fanatisme et au fatalisme du monde musulman qui alimentent, par ailleurs, une rhétorique pour justifier le fait colonial, souvent ornées d'une touche orientaliste alliant "mystère et séduction" de l'âme maure, diffusées par des auteurs tels que Estébanez Calderón, José María de Murga ("El moro vizcaíno"), Antonio Vera Salas et tants d'autres, et relayées par les "contre-images" des *regeneracionistas* membres du mouvement culturel de la fin du XIX^{ème} siècle, partisans d'une réforme en profondeur du vieux système politique espagnol, par le biais de l'éducation et de l'économie comme Joaquín Costa ou Rafael Torres Campos ou d'autres auteurs plus récents comme c'est le cas de Rodolfo Gil Benumeya ou même Blas Infante, qui contribuèrent à construire de nouveaux clichés, tels ceux de la "fraternité hispano-marocaine" et du "Maroc andalou". Le chapitre examine également le rôle joué par les migrations espagnoles vers le Nord du Maroc, et particulièrement vers ce microcosme de la société coloniale que représentait la ville de Tanger, et l'impact des violences liées aux affrontements directs qui eurent lieu tout au long de ce siècle.

Le second chapitre, "Intersections", révise les espaces de contact entre Espagnols et Marocains, qu'il s'agisse des lieux de rencontre comme les souks ou encore les cafés avec leurs différentes formes d'occupation, ou des activités hiérarchisées comme ce fut le cas de la chasse, où le rôle principal revient à l'Européen. L'auteur explore à tour de rôle les témoignages se rapportant aux questions de la santé et de l'éducation. Le cas de certains médecins de la Légation espagnole, comme Felipe Óvilo, qui étendaient leurs services à l'élite marocaine, ou d'autres médecins de la cour des sultans comme Joaquín Cortés Bayona, voire aussi le docteur Belenguer, qui faisait office de conseiller; des médecins dans les dispensaires réservés aux autochtones comme José Valdés Lambea ou le docteur Víctor Ruiz Albéniz, le "Tebib Errumi", nombreux sont ceux qui ont décidé de raconter leur vécu dans des essais ou dans des récits de fiction.

L'école, en tant que domaine d'acculturation par excellence, a joué aussi un rôle de premier ordre dans l'intersection asymétrique des Espagnols et des Marocains. Manuela Marín signale que les instituteurs ont néanmoins laissé moins d'écrits de leurs propres expériences que les médecins par exemple, bien que leur trace se trouve dans les manuels dédiés aux autochtones et que nous retrouvons dans la "monumentale" histoire, bilan de l'action culturelle espagnole au Maroc, écrite par Fernando Valderrama, fonctionnaire du Protectorat.

Ce chapitre met également l'accent sur le rôle et les témoignages des traducteurs et interprètes qui, comme Aníbal Rinaldy, Felipe Rizzo, Juan Zugasti ou Clemente Cerdeira, jetaient des ponts entre les différentes communautés en tant que connaisseurs des deux langues et des deux cultures, capables de se mettre à la place de l'autre pour traduire, au delà des mots, sa psychologie et même son "âme" pour reprendre l'expression de l'époque. A leurs côtés, l'auteur relève des personnages de la cour, des notables, des chefs ou des rebelles, des militaires comme Santiago Mora Soler, José Barbeta ou José Riquelme, qui avaient une grande maîtrise des langues des protégés.

Dans ce même chapitre, il est aussi question de l'habillement et de ses usages, de l'utilisation par les Espagnols de noms arabes comme pseudonymes, en signe de travestissement ou d'identification culturelle. Des pages neuves sont dédiées à la gastronomie en tant que point de rencontre entre les cultures.

Le troisième chapitre, "Intimités", est consacré à la question du genre qui, d'après l'auteur, "constitue l'axe du discours colonial". La femme apparaît comme une "métaphore de toute la société marocaine", comme victime de l'oppression du système, soumise au despotisme du sultan. Le mythe voluptueux de l'odalisque au harem, si diffusé par la peinture orientaliste et idéalisé par une littérature qui cherche à capturer des images interdites, contraste avec la dure réalité de la femme rurale transformée en bête de somme, esclave de son maître, pieds nus et mal vêtue, tel que la décrivent les voyageurs et les journalistes dans des chroniques où ils clament sa libération. Manuela Marín ironise, en soulignant cet orientalisme qui applique deux poids et deux mesures à l'heure d'approcher les réalités espagnole et marocaine, partageant ainsi les mots d'un militaire qui devint par ses écrits et ses dessins, une mine inestimable pour la connaissance de la vie quotidienne des Rifains. Il s'agit d'Emilio Blanco Izaga qui faisait constater que: "la femme rifaine mène une journée de travail semblable ou inférieure à la femme basque des hameaux (…) et cependant, que je sache, personne ne pleurniche pour la liberté des basques (…), bien au contraire, on proclame ses vertus comme étant exemplaires".

Manuela Marín recueille dans ce vaste troisième chapitre toute une anthologie de textes et de récits, où la femme devient le centre d'intérêt de centaines d'études littéraires et d'essais scientifiques ou qui passaient pour l'être. Cette anthologie met en relief l'ambivalence du regard occidental face aux scènes des marchés d'esclaves, entre l'attraction concupiscente pour ces scènes et la répugnance du commerce humain. La femme marocaine comme la femme espagnole, qui accompagne les régiments et partage la violence de la guerre, constituent la clé de voûte de ce monde colonial brutalement décrit par Arturo Barea dans *La forja de un rebelde* avec cette phrase lapidaire:

"Pendant les premières vingt cinq années de ce siècle, le Maroc n'a été qu'un champ de bataille, un bordel et une taverne immenses".

Les quatrième et cinquième chapitres partagent l'épigraphe, "Itinéraires". Dans la prospection sur tout un siècle d'écrits sur le Maroc publiés en Espagne, l'auteur recueille tous les récits et références qu'elle a glanés sur deux personnages emblématiques que furent le captif (souffrant) et le renégat (mis en cause). Le premier constituait avant même la colonisation du Maroc, un "cliché historiographique" qui corroborait les tensions entre l'Islam et le Christianisme à l'époque moderne, omniprésentes, d'ailleurs, dans la littérature du Siècle d'Or espagnol. Mais la figure du captif occupera le devant de la scène à la suite des guerres sans fin qui eurent lieu au Maroc, particulièrement le désastre d'Anoual.

Les récits sur les captifs, les séquestrations réelles ou feintes de citoyens espagnols dans les régions de Djebala ou du Rif, narrés par des protagonistes eux-mêmes comme Jacobo Butler ou Francisco Álvarez, ou transformés en produits littéraires de la main d'auteurs comme Manuel Juan Diana, sont recueillis par Manuela Marín et situés dans le contexte des relations tendues entre les deux pays. Le travail de cette chercheuse est difficile puisqu'elle exploite une bibliographie exhaustive et complète. A travers le regard des prisonniers, dont la réclusion était parfois fugace mais pour d'autres prolongée, l'auteur découvre la perception intime du Maroc profond, celui des douars et des modestes paysans, qui par leur comportement humain, remettent en question les clichés répandus sur le maure dans la littérature de l'époque. Les captifs de Ben Abdelkrim qui ont eu tant de répercussions sur l'opinion publique des années vingt, occupent une place de choix dans ce chapitre, où l'auteur oppose les récits romancés comme ceux de Víctor Ruiz Albéniz, chargés de sentimentalité orientaliste, à ceux d'un Fermín Galán qui, dès le titre de son roman -*La barbarie organizada*-, dénonce une colonisation violente et injuste.

Le second "itinéraire" dans le cinquième et dernier chapitre du livre est consacré au monde des renégats. D'abord, à travers un itinéraire physique depuis la Péninsule, ou simplement en passant par les prisons de Ceuta, Melilla ou les Rochers de Nekour et de Vélez, que les renégats désertent pour une immersion totale dans la culture marocaine. Ce premier itinéraire est doublé par un autre plus spirituel, car beaucoup d'entre eux, par leur conversion réelle ou feinte, souffrent une transformation à travers l'acceptation de leur nouvelle vie, quoiqu'ils gardent, dans certains cas, le souvenir nostalgique de la mère patrie. Ces hauts "personnages transfrontaliers" comme les appelle Manuela Marín ont toujours été présents dans le paysage hispano-marocain, une présence attestée par les textes, récits, romans et pièces de théâtre du Siècle d'Or.

Manuela Marín considère la guerre de 1860 comme détonateur principal du phénomène de l'apostasie, longuement décrit par les auteurs contemporains. José María de Murga, qui commence ses *Recuerdos marroquíes* (Bilbao, 1868) avec ce qu'il appelle une "monographie" sur les renégats, ou Galdós dans ses deux *Episodios nacionales* consacrés à la campagne d'O'Donnell (*Aitta Tettauen* et *Carlos VI en la Rápita*), revitalisent un personnage qui ne cessera de surgir dans la littérature de l'époque, idéalisé parfois comme "héros rebelle", converti pour beaucoup d'entre eux, par opportunisme, en soldat du sultan, censuré aussi par leur trahison des croyances religieuses. A l'image du captif, le renégat servira de personnage littéraire pour pénétrer dans la culture et la vie quotidienne du Maroc des Marocains, où les apostasiés tentent de s'intégrer à travers le refuge/piège de la famille. Manuela Marín analyse minutieusement la littérature coloniale pour transcrire comment est perçu le renégat ou comment celui-ci se justifie ou réclame son droit de retour à ses origines. Pour illustrer ses propos, l'auteur intègre à la fin du livre l'autobiographie d'un renégat, Eleuterio Ochova y Delgado, où il narre sa captivité et son évasion depuis la prison de Melilla pour se laisser submerger dans un monde fantasmagorique marocain, où il connaitra bien des vicissitudes et des temps amers.

L'ouvrage de Manuela Marín est sans doute le seul dans son genre qui fait un état des lieux complet de l'énorme littérature coloniale espagnole, puisqu'elle recense plus de 460 sources, et qui a la vertu de mettre en exergue les sujets de fond à travers les différentes visions que nous donnent paysages, personnages et coutumes du Maroc. Malgré l'extension du livre, sa lecture est très enrichissante et agréable grâce notamment au nombre des histoires et des anecdotes rapportées. La finesse et la rigueur dans l'analyse font de *Testigos coloniales* un travail d'exception.

Bernabé López García
Université Autónoma de Madrid
(Trad. de l'espagnol: Cecilia Fernández Suzor)